



BLAGNAC QUESTIONS D'HISTOIRE

Revue d'Histoire Locale - Semestriel - n° 7 (Mai-Juin 1994)

Edité par l'Association pour l'Etude et la Présentation de l'Histoire de la Résistance et de Blagnac

Siège Social - 7, rue Bacquié-Fonade - 31700 BLAGNAC

LUTTE CONTRE LES "TERRORISTES" EN MIDI-PYRENEES

Le document que nous publions est issu des archives militaires de Fribourg. Il a été obtenu par un ancien maquisard de Nistos, assez facilement si l'on songe à toutes les difficultés qui subsistent en France pour consulter les archives relatives à la guerre 39-45, bloquées pour 60 ans, sauf dérogations exceptionnelles.

Il s'agit du journal de route d'un bataillon du 3^e régiment de la Division S.S. «DAS REICH», division d'élite particulièrement appréciée par Hitler. Elle était venue prendre quelques semaines de repos dans la région toulousaine après une campagne éprouvante en URSS. Elle s'était déjà rendue tristement célèbre.

En effet le dimanche 31 avril 1944 vers 23h 30, alors que les habitants du château d'Aussonne et ceux d'une ferme et d'une maison voisines se préparaient au repos, c'est l'irruption de soldats S.S. de la compagnie K2 16, à la recherche de maquisards, prétendument cachés. Ils font sauter la maison du maître valet en y enfermant les enfants et leur mère, puis incendient le château où un vieillard impotent reste prisonnier et terrorisent la population toute la nuit. Bilan : 3 enfants tués, 1 vieillard brûlé vif, 13 blessés et un souvenir d'épouvante. Cette troupe fut, paraît-il, capturée dans une autre ville (récit du journal «La Victoire»).

Le bataillon dont le journal de route est présenté ici est investi d'une «mission» semblable, mais d'une autre envergure. Le but est de «nettoyer» deux maquis nord-Pyrénéens qui causaient bien des désagréments aux troupes d'occupation avec le soutien des populations locales. C'étaient le maquis de Betchat à la frontière de l'Ariège et de la Haute-Garonne, et celui de Nistos au nord de Lannemezan. Sabotages de voies ferrées, destruction de convois,

harcèlements se succédaient portant des coups très sérieux à l'ennemi.

L'expédition de «lutte anti-terroristes», expédition de terreur, s'est donc déployée du 10 au 12 juin 1944. Dans le récit méthodique qui en est fait, avec toute la sécheresse d'un compte rendu militaire, on notera que «un ordre radio reçu à l'Isle-Jourdain en provenance du Régiment a commandé de poursuivre la marche en passant par Saint-Lys». Ceci ne peut laisser indifférents les Blagnacais, nombreux dans ce maquis, et qui ont gardé le souvenir des massacres commis : 12 paysans et 9 maquisards seront assassinés.

La carte jointe, établie d'après le récit, le complète et l'éclaire différemment. Ce sont les situations telles que les habitants les ont réellement vécues. «Les Lettres Françaises» journal clandestin du Comité National des Intellectuels, publia en décembre 1944 l'article de l'écrivain Roland Dorgelès, (Retiré dans la région) que nous reproduisons, article consacré au village martyr de Marsoulas.

La Division S.S «DAS REICH» fut dirigée vers la Normandie après le débarquement. Un simple coup d'oeil à la dernière page, permet d'imaginer son itinéraire, car nous connaissons tous, certains noms qui ont jalonné son parcours, Villemur, Tulle, Oradour.

Le harcèlement par les maquis de toutes les troupes allemandes fut assez efficace pour les empêcher de rejoindre ou de rejoindre à temps le front de Normandie et contribua ainsi à la réussite du débarquement allié. Le Général Patton considéra que cette lutte équivalait à celle d'une division. Partout, ce combat s'accompagna de représailles envers les populations rendues complices (nous dirions solidaires) des maquis.

LES LETTRES

PRIX : 5 FRANCS

4^{me} Année - Numéro 34

Samedi 16 Décembre 1944

Direction - Rédaction : 60, rue de Courcelles, Paris - CAR 08-11, 08-12

Administration - Publicité : 17, rue du Louvre, Paris (2^e) - TUR 12-00

* Grand hebdomadaire
Littéraire, Artistique et Politique*

ORGANE DU COMITÉ NATIONAL DES ECRIVAINS FRANÇAIS
ADHÉRENT AU FRONT NATIONAL

françaises

FONDATEURS : JACQUES DECOUR (fusillé, par les Allemands) et JEAN PAULHAN — DIRECTEUR : CLAUDE MORGAN — RÉDACTEUR EN CHEF : GEORGE ADAM

Pour verser au dossier des criminels de guerre

MARSOULAS



MI 44. Dans le Comminges, région où je m'étais retiré. On vivait dans l'attente du grand événement, les nerfs tendus. Le jour, les maquisards patrouillaient sur les routes; la nuit, des avions volaient bas; chaque soir, les messages personnels de la radio de Londres se faisaient plus nombreux. Autant de signes... Pourtant, c'est plus encore au désarroi de

l'ennemi qu'on pressentait le dénouement.

Oh ! les Boches ne s'inclinaient pas, ils refusaient de se croire vaincus; mais, déconcertés par les coups de main, effrayés par les attentats, affaiblis par les sabotages, ils prenaient des mesures de plus en plus féroces, de plus en plus absurdes, comme si la rage leur eût fait perdre tout contrôle. Ce fut la pire époque des jugements iniques, des tueries d'otages, des scènes d'horreur. Le pays suffoquait sous le genou du Barbe-Rouge. « Soeur Anne, soeur Anne, ne vois-tu rien venir ? » Enfin, l'annonce du

débarquement passa comme un coup d'aile et le grand corps gisant se redressa. La Résistance laissa tomber le masque. De la plaine à la montagne, les usines se mirent en grève, les hommes, tenus en alerte, gagnèrent le maquis. Ça et là, sans attendre le signal, des groupes impatients se lancèrent même à l'attaque. C'était l'insurrection...

Surpris par l'ampleur du mouvement, l'ennemi se raidit pour la suprême défense, comme une bête mord avant de crever. Sa frénésie sanglante ne connut plus de bornes.

Ne pouvant opérer partout à la fois, il lança ses colonnes tantôt ici et tantôt là, massacrant au hasard. L'incohérence conduisit le crime. Tuer, n'importe où, n'importe qui. Tuer...

Le matin du 10 juin, le sort désigna Marsoulas, village qui domine Salies, sur le versant boisé de la vallée du Salat. Cent cinquante habitants à peine, cultivateurs et réfugiés, tous

gens paisibles. Jamais la Gestapo n'y avait eu affaire. Il y avait bien le voisinage des bois de Betchat, qui servaient de refuge aux maquisards les plus hardis de la région, mais ceux-ci se montraient rarement dans le village. Aussi, quand les faucheurs qui se rendaient aux champs aperçurent à mi-côte une file de camions boches, ils ne s'inquiétèrent pas : c'était sûrement pour Betchat. Et avant que ces lourdauds soient là-haut, les autres dégourdis auraient décroché depuis longtemps. Ce n'est pas à une vingtaine armés de revolvers et de mitraillettes

qu'ils tiendraient tête à une colonne d'assaut pourvue de mitrailleuses et de mortiers.

Les regards comptaient les camions : cinq, six, sept... Bourrés de soldats casqués, au moins cent vingt. Des S.S. de la trop fameuse division *Das Reich*. Deux voitures d'officiers précédaient le convoi.

Cette troupe s'arrêta devant une ferme isolée à deux cents mètres des

par
Roland DORGELES



premières maisons. Le patron, nommé Dedieu, qui se tenait sur le seuil, vit s'approcher sans trop d'émoi un jeune oberleutnant qui lui demanda brutalement :

— Il n'y a pas de terroristes dans le village ?

— Oh ! non, répondit de bonne foi le paysan.

— Vous n'en avez pas qui dorment dans les granges ?

— Ça, jamais...

Méfiant malgré tout, l'Allemand lança un ordre et des soldats fouillèrent la maison. Ils ne trouvèrent que la patronne, ses deux filles et le valet. L'officier, sans un mot, regagna la voiture. Les feldwebels beuglèrent des ordres, les embrayages grincèrent et la colonne repartit.

Or, du dernier tournant, par-dessus le mur du cimetière, les morts de Marsoulas les regardaient venir. Les

morts et un vivant...

Comme les premiers camions arrivaient en soufflant, une violente explosion couvrit le bruit des moteurs. C'était une grenade, jetée du haut du talus. Au même instant, un coup de feu partait du toit de l'église. Deux maquisards, introduits dans le village à la fin de la nuit, attaquaient le convoi. Deux contre cent vingt...

Les nazis, hébétés, se ramassèrent sous leurs casques. Puis, s'étant ressaisis, bondirent des camions, en hurlant, se précipitèrent dans le cimetière, ouvrirent le feu sur le toit de l'abside, d'où le tireur les mettait en joue. A la première rafale, celui-ci se plia en deux, les bras pendants, touché à mort. Quant à son camarade, il avait disparu. Les S.S., le croyant caché dans la sacristie, lancèrent des grenades; ils ne blessèrent que le Christ. Leur agresseur avait sauté dans les maïs, où sa fuite invisible ne laissait qu'un frisson.

Comme les Allemands n'avaient que quatre blessés légers, leur commandant aurait pu se contenter d'un tué en représaille. L'attitude des habitants, paralysés d'effroi, prouvait assez qu'ils étaient étrangers à l'attaque. Mais l'occasion était trop belle de se venger sur des gens sans défense.

— *Drauf los ! Haut alles kaput ! En avant ! Tuez tout ça !* vociférèrent les officiers.

Un cri de carnage leur répondit et la meute hagarde se rua sur les mai-

sons. D'abord sur celle du maire, la plus proche. Lui n'y était pas, mais sa famille, épouvantée, se pressait dans la cuisine : sa mère, sa soeur, ses neveu et nièce et son beau-frère, qui avait vite poussé le verrou.

— Ouvrez ! beugla un soldat, cognant avec sa crosse.

Jean Cazenave obéit. Aussitôt, le Boche l'empoigne, le pousse dehors et tire, à bout touchant. Le malheureux s'écroura, foudroyé. Sa femme se jeta à genoux pour le prendre dans ses bras. Elle ne s'est plus relevée : une balle dans la nuque... Ses deux aînés se mirent à appeler « Au secours ! ». L'assassin les fit taire. Une balle en pleine figure sur la fille de vingt ans qui se cachait les yeux et une rafale pour son frère qui avait levé les bras. En moins d'une minute, leurs quatre cadavres étaient couchés devant la porte. Il n'y avait plus, à l'intérieur, que la grand'mère et son petit-fils de neuf ans. Un second tueur leur ordonna de sortir. La vieille femme refusa, serrant le gamin contre elle. Alors, tant pis, là ou ailleurs... La grand'mère s'abattit, le cou traversé d'une balle, puis le bourreau s'acharna contre elle, à coups de crosse. Cela donna au petit le temps de s'échapper.

Au bruit de cette tuerie, les voisins avaient pris la fuite. Aussitôt, d'autres soldats s'élançèrent à leurs trousses, en poussant des cris de mort. Ils les rejoignirent sans peine, blottis derrière un arbre, les ramenèrent à coups de pied jusqu'au centre

du village, les collèrent contre un mur et les fusillèrent tous, sans qu'ils aient rien compris : Audoubert, sa femme, ses deux filles... Un ouvrier, venu chez eux en journée, se sauvait vers les champs : on le tira au déboulé et il s'écroura au milieu du chemin.

Cependant, l'oberleutnant, suivi de quelques hommes, était revenu précipitamment à la ferme Dedieu. On les aurait crus fous, tant ils beuglaient. Le paysan, blême de peur, voulut s'expliquer. Pas le temps... Il s'abattit, touché à mort. Sa femme, ils ne s'aperçurent même pas qu'elle n'était que blessée et l'abandonnèrent, baignant dans son sang... D'autres, courant dans les pièces et lançant des grenades, ramenèrent les filles par les cheveux. Elles pleuraient, hurlaient. Chante toujours ma belle ! Tuées toutes les deux, sur le coup. L'aînée avait seize ans... Restait le valet, bégayant de terreur : au mur aussi, et fusillé...

Plus un cri ne s'entendait, de la ferme à l'église... Dans les champs, les cultivateurs, glacés d'épouvante, n'osaient pas bouger. Ils devinaient, aux zones de silence, que là c'était fini...

Déjà le massacre reprenait plus loin. Les Allemands, ivres de meurtre, remontaient le village, enfonçant les portes à coups de botte, jetant des bombes par les fenêtres. Parfois, la maison était vide. Ainsi, chez une autre soeur du maire, Mme Barbès, réfugiée à Toulouse. Elle était sortie

pour faire ses courses. Les égorgeurs repartaient, déçus, quand ils aperçurent, dans leur petit lit, deux enfants qui dormaient. Des jumeaux de cinq ans, Michel et Claude. Ils les ont soulevés comme des plumes et leur ont fait sauter la tête. Deux terroristes de moins...

Plus loin, un Boche pénètre seul chez d'autres réfugiés, les Saffon. La mère va, tremblante, au-devant de lui : il l'abat d'une rafale de mitraillette. Dans la chambre voisine, les deux filles hurlent de peur, appuyées contre le mur : elles tombent, criblées de balles. Micheline et Suzanne, quatorze et dix-huit ans. Puis, c'est le frère de treize ans, qui se cachait sous le lit. Enfin, le bébé de trois mois, arraché de son berceau, est tué d'une balle dans la tempe et jeté dans l'escalier. Son petit crâne fracassé a laissé au plafond une tache brunâtre, comme un nimbe sanglant sur le chemin du ciel. Quand le bourreau est ressorti, quelques instants plus tard, laissant cinq cadavres, on l'a entendu crier en français :
_ C'est nettoyé !

Le sang ruisselait partout, mais la soif des tueurs n'était pas apaisée. Leurs clameurs se mêlaient au fracas des détonations. « Kein mitleid ! » Pas de pitié ! Un horrible vertige semblait les entraîner. Pas une mère à genoux, pas un enfant en pleurs ne parvint à les fléchir. Ils riaient en assassinant, s'excitaient l'un l'autre. Cela devenait un jeu...

Cependant, au plus fort de leur

délire, ces meurtriers sadiques gardaient assez de sang-froid pour se remplir les poches. Ils ont tout pillé, tout volé. Ce qui se mange, ce qui se boit, ce qui brille, ce qui se vend. L'un faisait joyeusement tourner une grosse montre au bout de sa chaîne, un autre avait des bagues à tous les doigts.

Chez les Barthet, après avoir tué le père, ils ont saigné le cochon, soigneusement, et ils l'ont emporté, un homme devant, un derrière, comme des brancardiers, laissant le mourant gémir. Ailleurs, ç'a été une génisse. A coups de revolver. Ainsi qu'un bébé...

Devant sa porte, une vieille de soixante-dix ans, Mme Castex, regardait venir la horde sans songer à s'enfuir. Ils l'ont tuée au passage, d'une rafale, sans s'arrêter.

Gesticulant, vociférant, ils atteignent le carrefour, presque au bout du village. Une petite bicoque se cache derrière les arbres : ils y vont tout droit, négligeant les autres, comme si l'odeur de la chair fraîche les attirait. En effet, il y a là deux enfants que la mère, perdant la tête, ne sait où cacher : Jacques, âgé de cinq ans, et sa soeur Mauricette, encore au biberon. Le grand-père, tambour de Marsoulas, sort seul pour implorer leur grâce. On l'abat d'une cinglée de mitraillette. Son gendre accourt : feu encore, et il tombe... La femme, Mme Fulbert, n'a pas bougé, clouée par la frayeur, serrant convulsivement sa petite

Mauricette. Un S.S. s'approche et, les yeux dans les yeux, la foudroie d'une rafale. Elle s'écroule, le crâne éclaté, la gorge béante, mais tenant toujours le petit cadavre. Son autre enfant, demi-nu sous sa chemise, se jette sur elle en pleurant. Le Boche l'empoigne et, le tenant à bout de bras, lui crible la tête de balles. Abattage en plein jour, à la face de Dieu.

Ses camarades regardaient sans frémir. Soudain, l'un a poussé un cri
_ *Oh! die schoëne Kirschen !*
Il venait d'apercevoir des cerises. Alors, se détournant des victimes encore palpitantes, tous se sont jetés sur l'arbre. Ils ont cassé les branches, mangé à pleine gueule, jouant à se cracher les noyaux au visage. Et l'assassin les a rejoints. Lui aussi, les mains rouges...

Pourquoi alors se sont-ils arrêtés de tuer ? Nul ne le sait. Eux non plus... Peut-être ont-ils écouté ce sous-officier qui courait de maison en maison, en disant aux gens de fuir. Il a dû leur faire honte, ou leur faire peur... Ils n'ont même pas poussé jusqu'aux dernières maisons, se contentant de tirer de loin et de lancer les grenades.

Devant la petite mairie, les groupes fraternisaient, meurtriers et voleurs. L'un montrait fièrement ses bottes maculées de cervelle, l'autre sa musette bourrée de butin. Leurs officiers vinrent les féliciter. Ils le méritaient bien. En moins d'une demi-heure, ils avaient tué six fem

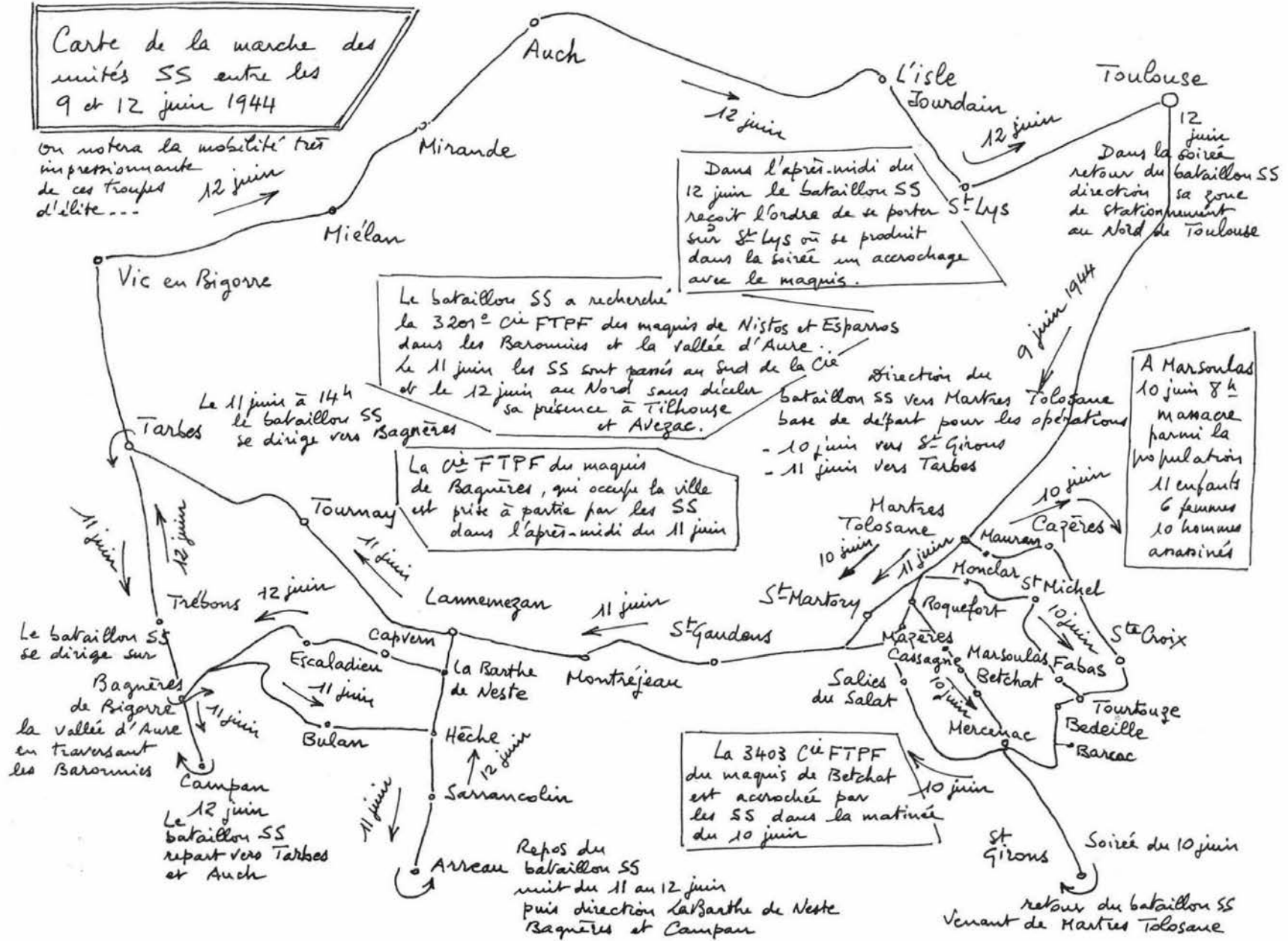


mes, huit hommes. Et quatorze enfants...

En regagnant les camions, ils désignaient leurs victimes du doigt, avec un horrible orgueil. L'un a quitté les rangs pour contempler les siennes : les quatre fusillés de la famille Audoubert. Une des filles avait les cuisses découvertes : ce spectacle l'a réjoui et il a rejoint ses copains en riant. (...)

Carte de la marche des unités SS entre les 9 et 12 juin 1944

On notera la mobilité très impressionnante de ces troupes d'élite...



Traduction d'un rapport provenant des archives de la BUNDESWEHR.

UN DOCUMENT ALLEMAND DE JUIN 1944 (journées des 10 au 12)

Du Commandant du 3^e régiment de SS Panzer Grenadier «Deutschland» le 14 juin 1944.

Objet : Lutte Anti-Terroriste.

Du 3^e régiment de Panzer Grenadier «Deutschland» entre le 10 et le 12 juin 1944.

Document SECRET adressé à la 2^e Division Blindée SS «Das Reich» Section 1A/1C.

Le 3^e Régiment de Panzer Grenadier «Deutschland» a été sur ordre du Groupe d'Armée «Gustav», le 9 juin 1944, mis à la disposition du Groupe d'Etat Major 564 pour la lutte anti-terroriste.

Le 10 juin 1944, le bataillon qui a été chargé de cette action s'est mis en marche en direction de SAINT MARTORY, à chaque compagnie un employé du Service de Sécurité a été adjoint. Ce jour là dans la zone de SAINT MARTORY, CAZERES, SAINT CROIX, SAINT GIRONS, les lieux suivants ont fait l'objet de perquisitions qui n'ont donné aucun résultat :

MAURAN, MONTCLAR, AUSSEING, MERCENAC, BARCAC, CAZERES, SAINT MICHEL, FABAS, BEDEILLE, TOURTOUSE, ROQUEFORT.

Les événements suivants se sont produits aux endroits ci-après :

A MARSOULAS, la 10^e Compagnie a essuyé le feu de plusieurs terroristes qui s'étaient cachés sur le toit de l'église, dans le cimetière et dans les maisons à l'entrée du village; ils ont ouvert le feu avec des grenades, des fusils et des pistolets mitrailleurs.

A SAINT MICHEL, la 11^e Compagnie a essuyé le feu de fusils venant des hauteurs qui se trouvent de part et d'autre de la route. Cependant dans les deux cas elle n'est parvenue qu'à prendre quelques terroristes isolés, étant donné que ceux-ci se repliaient aussitôt dès qu'on répliquait à leur tir.

Le ratissage de la zone de montagne boisée n'a pas pu être effectué pour des raisons de temps. Dans les perquisitions qui ont fait suite, dans le village et dans les maisons d'où les coups de feu étaient partis, personne n'a pu être trouvé.

Des emplacements de bivouac et des provisions ont été trouvés dans les maisons, ce qui laisse voir que les terroristes s'y sont arrêtés.

A BETCHAT, qui dès le début de cette action, a été désigné comme le siège central de ce groupe de terroristes - ce qui nous a été confirmé, dans les villages précédemment parcourus, par la population - la 10^e Compagnie a essuyé le feu de mitrailleuses et de fusils, à un barrage dressé devant le village.

Nous avons réussi à libérer trois travailleurs civils Allemands et quatre membre de la Wehrmacht qui étaient prisonniers des terroristes.

Les terroristes ne sont pas parvenus à partir assez vite, si bien qu'une grande

partie d'entre eux a pu être capturée dans les maisons.

Seul un groupe a réussi à s'enfuir avec deux camions en direction du sud.

A MAZERES, la 12^e Compagnie a essuyé une seule fois des coups de feu, le tireur a essayé de s'enfuir à travers un champ de blé, mais il a été rattrapé. Diverses perquisitions ont pu être effectuées sans incident.

A SALIES DU SALAT, quelques jeunes gens ont été arrêtés, ils portaient sur eux de grosses provisions de ravitaillement.

A SAINT MARTORY, la population a déclaré que l'ensemble de la Police Française était passée dans le camp des terroristes. Au commissariat le matériel d'équipement retrouvé a confirmé ces indications. Une jeune fille originaire d'Alsace, qui avait travaillé dans une fabrique d'huile à Saint Martory et qui avait été emmenée de là à Betchat par les terroristes, nous a conduit dans cette fabrique d'huile, prise par surprise et en partie détruite. Nous avons pu y arrêter deux jeunes gens qui étaient en train de travailler à une motocyclette pour essayer de la remettre en route. Tous deux portaient des uniformes kaki en bon état, sans insigne, avec des pantalons brun sombre. Ils ont été remis au service de sécurité.

Le comportement de la population civile n'est pas facile à percer, elle reste le plus souvent craintive; les habitants, invités à revenir chez eux, ont répondu aux questions posées que les terroristes avaient déjà été avertis en temps utile de cette action, et qu'ils s'étaient réfugiés en direction de la montagne.

Les emplacements de campement retrouvés partout ainsi que les provisions, laissent clairement reconnaître que la population dans sa plus grande part sympathise avec les terroristes et qu'elle les soutient. Les terroristes sont constitués pour la plus grande partie de groupes de jeunes gens. Après que soient terminées ces perquisitions à travers l'ensemble de la zone jusqu'à Saint Girons, et après avoir repris contact avec la police des frontières de part et d'autre de Saint Girons, le bataillon a reçu au moment où il faisait mouvement pour revenir au nord de Saint Martory, une nouvelle mission de la part de l'Etat Major.

«Ordre d'avancer en passant par Saint Gaudens en direction de Tarbes où des combats ont actuellement lieu, pour reprendre contact avec l'Etat Major de liaison puis poursuivre la route en passant par Auch en direction de Toulouse. Le bataillon est jusqu'à nouvel ordre mis sous les ordres de l'Etat Major de liaison».

Après que le bataillon se soit retiré pour la nuit à Martres avec ses véhicules, il s'est remis en marche dès les premières heures du matin du 11 juin 1944 sans incident particulier, traversant Saint Gaudens en direction de Tarbes.

Tout au long de la route, des civils portant des sacs à dos se sont trouvés sur nos côtés, ils étaient en possession de papiers en bonne et due forme et ils ont indiqué qu'ils partaient de Tarbes pour rejoindre MUNICH, pour faire partie d'un groupe de travailleurs.

Vers 14h le bataillon a quitté Tarbes dans la direction du sud; à TREBONS la tête de la colonne a essuyé le feu de fusils et de pistolets mitrailleurs, ici, encore une fois les terroristes ont pris la fuite en direction des hauteurs boisées sur le côté ouest de la route. Ces endroits ont fait immédiatement l'objet de tirs de notre part. Plus au sud, vers Bagnères, nous nous sommes heurtés à 8 barrages, il s'agissait à chaque fois de barrages constitués par des arbres, des chariots rassemblés et des sacs de sable; avec de part et d'autre de légères installations de campagne et pour la partie nord de Bagnères, de wagons de chemin de fer qui avaient été rassemblés.

Dans l'ensemble des maisons de Tarbes jusqu'à Bagnères on a trouvé des armes, des munitions, de grandes quantités d'approvisionnements qui laissent conclure à la présence de terroristes.

Sur la partie nord de Bagnères, la pointe de la colonne a reçu un feu nourri de fusils et de pistolets mitrailleurs, il a fallu mettre en jeu l'ensemble de la compagnie pour écarter cette résistance, le village a été ratissé complètement. Plusieurs fois, les compagnies ont encore essuyé des coups de feu. D'après les dires de la population civile, les terroristes après leur résistance initiale, se seraient retirés dans les forêts des montagnes au sud de Bagnères.

Le sous Préfet nous a exposé que l'après-midi du jour précédent, environ 1200 à 1500 terroristes étaient arrivés dans le pays; qu'ils avaient occupé la totalité des installations publiques, comme la poste et le chemin de fer, et qu'ils l'avaient fait prisonnier jusqu'à l'arrivée des troupes Allemandes.

Dans la période pendant laquelle ces bandes de terroristes étaient à Bagnères, ils avaient fait des barrages systématiques sur toutes les rues et en particulier sur la rue principale qui mène à Tarbes, et ils avaient rassemblé tous les véhicules qu'ils avaient pu trouver dans la région.

Aux dernières heures du soir, le bataillon a poursuivi sa marche en passant par BULAN, SARRANCOLIN, en direction d'ARREAU. Dans les villages traversés, rien de suspect à signaler. Les perquisitions qui ont pu encore être effectuées à SARRANCOLIN dans les dernières heures de la soirée, n'ont donné aucun résultat positif, bien qu'un nombre assez surprenant d'hommes se soit trouvé dans le village.

Le contrôle des papiers d'identité qui a été effectué a fait apparaître qu'il s'agissait de travailleurs de l'industrie métallurgique qui se trouve là, mais ceci n'a pas pu être vérifié dans le détail.

D'un contact avec le chef de l'unité de Police des Frontières à Arreau, il apparaît que les terroristes attaquent de préférence les véhicules circulant seuls; mais qu'ils se retirent dans les montagnes dès qu'ils sont en présence d'unités fortement armées.

La Police des Frontières qui réside à ARREAU se trouvait depuis quelques jours

dans l'incapacité de faire parvenir des informations et de se procurer des vivres et des munitions, étant donné que les deux camions avaient été attaqués par surprise et pillés par les terroristes.

Le matin du 12 juin le bataillon a repris sa marche par La Barthe, Capvern, en direction de Bagnères. Une Compagnie qui a été envoyée en direction du sud à CAMPAN a essuyé des coups de feu venant du bord du village et des hauteurs situées de part et d'autre de la route. A environ 1 km au nord de CAMPAN et dans le village lui-même, trois barrages de rues avaient été dressés, le pont situé à 1 km au nord de CAMPAN était prêt à être dynamité.

D'après les dires d'un civil, qui après les premiers coups de feu venant de ses propres rangs s'était enfui de la forêt, environ 150 terroristes se seraient trouvés dans le village, la plupart auraient été équipés de Pistolets Mitrailleurs et de fusils. Dans la Mairie on a pu mettre la main sur le secrétariat des terroristes avec des documents écrits, de grandes quantités de matériel pour le dynamitage, des armes, des munitions, des pièces d'uniformes de la Gendarmerie Française, tout ceci a été rassemblé et nous l'avons fait sauter.

Il y avait également ici des tracteurs et des véhicules réquisitionnés qui avaient été abandonnés au moment de la fuite et qui étaient restés au bord de la route.

Vers midi le bataillon est passé par TARBES, VIC EN BIGORRE, RABASTENS, MIELAN, MIRANDE, pour effectuer sa marche de retour. Il ne s'est passé aucun incident.

Le barrage qui avait été indiqué à 7 km au sud ouest de MIRANDE ne se trouvait pas à cet endroit, mais à 4 km au nord ouest de ce pays. Il s'agissait d'un barrage d'arbres qui venait d'être délogé. La route avait été également minée à un endroit absolument invisible.

La présence de véhicules calcinés laisse penser qu'ici aussi les terroristes ont arrêté des véhicules et les ont pillés.

La suite de la marche s'est poursuivie par AUCH, L'ISLE JOURDAIN. Un ordre radio reçu à l'ISLE JOURDAIN en provenance du Régiment a commandé de poursuivre la marche en passant par SAINT LYS pour rentrer dans l'ancienne zone de cantonnement.

A 1 km au nord de SAINT LYS, la tête de la colonne a essuyé des coups de feu en provenance d'une ferme. Au cours de la perquisition qui a immédiatement suivi, un important dépôt d'armes, d'explosifs et de provisions a été découvert.

Nous sommes parvenus ensuite à tuer un certain nombre de terroristes en train de fuir. La Compagnie a découvert d'autres dépôts de munitions et d'explosifs dans les environs de SAINT LYS. Des maisons dans lesquelles les postes émetteurs ont été trouvés, et dans lesquelles les terroristes se cachaient, ont été incendiées et partiellement dynamitées.

En passant par cet endroit la 12^e Compagnie a reçu une fois encore des coups de feu d'une maison qui a immédiatement été dynamitée.

Partant de SAINT LYS le bataillon, à la tombée de la nuit, a effectué sa marche de retour dans son ancienne zone de stationnement qu'il a atteinte vers minuit sans incident particulier.

Il est à noter que dans le cas des terroristes trouvés à SAINT LYS il y avait des hommes de la Défense Antiaérienne Française avec leur casque blanc.

Au cours de l'ensemble de cette action, on a trouvé chez les terroristes les insignes suivants : des brassards bleu blanc rouge avec la Croix de Lorraine, des brassards avec la Croix Rouge, des brassards bleus, des brassards verts avec les lettres D.P., des uniformes de la Gendarmerie Française, des pantalons de travail bleu, des uniformes de service Français du travail, des épingles de cravate sur le revers gauche avec les couleurs Bleu Blanc Rouge au milieu de laquelle se trouvait la tête d'un Général Français.

En dehors de cela les terroristes étaient en règle générale en civil, l'âge moyen se situe entre 18 et 25 ans. En ce qui concerne le comportement de la population civile, il faut noter qu'elle prenait la fuite dès notre apparition.

Les civils qui étaient restés manifestaient une extrême angoisse, mais une fois les villages occupés ils se montraient plus conciliants. Les civils qui ont donné des renseignements au bataillon sur les terroristes manifestaient de grandes appréhensions dans le cas de réoccupation du village par les terroristes.

En général la population a manifesté un comportement très difficile à sonder, mais l'impression dominante est qu'elle sympathise dans sa grande majorité avec les partisans.

Les prisonniers libérés nous ont dit que la discipline à l'intérieur du groupe des terroristes de Betchat était extrêmement mauvaise, et que même en leur présence des manquements très grossiers à la discipline s'étaient produits.

Le traitement des prisonniers par les terroristes était, à leur dire, très différents mais la nourriture correcte.

Deux autres soldats Allemands, au dire des terroristes, deux chefs S.S. se trouveraient encore prisonniers. Mais ils ont été emmenés la veille du jour de notre action. Le lieu où ils se trouvent est inconnu des soldats libérés.

En outre deux déserteurs de la S.S. qui avaient fui leur troupe le 20 avril 1944 se trouveraient parmi ce groupe de terroristes.

Nos propres pertes : 2 morts.

Les pertes de l'ennemi : environ 325 morts.

Les pertes causées par nos armes lourdes sur les collines environnantes n'ont pas pu être déterminées avec précision.

Les pertes par armes individuelles ne sont pas établies.

Les documents écrits : papiers, tampons, cartes, insignes et autres documents écrits ont été transmis aux services de sécurité à TOULOUSE.

Le Commandant du Bataillon
S.S. STURMBANNFUHRER

PERTES DES TERRORISTES DU 4 MAI AU 15 JUIN 1944

Date	Divisions Allemandes	Lieux	Morts	Prison.
4/05/44	2 S.S. Panz Div	MONTBEZAC	3	20
6/06	2 S.S. Panz Div	FIGEAC	5	1
7/06	2 S.S. Panz Div.	St ANTONIN		7
10/06	2 S.S. Panz Div.	FIGEAC-SUILLAC	500	1.500
10/06	11 Panz Div.	Le FLEIX	50	
11/06	2 S.S. Panz Div.	LIMOGES	337	36
11/06	Btl Schreiber	Raum Süwestl. TOULOUSE	325	
12/06	9 Panz Div Unger	VALREAS	110	
15/06	11 Panz Div wilds	BRIVE	1	
		Totaux	1.331	1.564

SECRET

Le 20/06/1944

NACHKOMMANDO

2^e Division Blindée S.S.

"DAS REICH"

Concerne l'hébergement des restes de la Division, afin d'assurer la sécurité de la route R 1.

Au Général Commandant le 58^e Corps Blindé.

Vous trouverez ci-joint de la part du Nachkommando de la 2^e Division Blindée S.S. "DAS REICH" une carte* échelle 1/200.000* avec l'indication précise des restes de la Division ainsi que les renseignements sur les effectifs et les armes présentes.

Le Chef du Nachkommando De la 2^e Division Blindée S.S.

"DAS REICH"

I.A.

S.S. Obersturmführer

* ne figurait pas dans le document allemand communiqué.